

Si les tableaux pouvaient parler

Antoine Daguet



En un Mot comme en Cent

www.centmots.fr

Si les tableaux pouvaient parler...

Me voilà enfin bien installée, proprement accrochée à côté d'autres sur les grands murs de cette jolie galerie. J'en avais assez d'être dans le noir enfermée dans cette caisse sans air. J'ai trouvé le voyage bien pénible. Le chauffeur du camion chantait à tue-tête, pas mal d'ailleurs, mais il conduisait brutalement sans considération pour sa précieuse cargaison. Je ne veux pas me vanter, mais je suis l'œuvre d'un artiste-peintre coté et je vaux assez cher !

Je suis née de l'imagination et surtout des émotions de Pierre, peintre reconnu, exilé volontaire sous les

tropiques, bien loin de l'agitation de la galerie parisienne où je me trouve aujourd'hui. Je suis venue au monde en couleurs sous le pinceau d'un artiste. Lors des premiers coups de brosses, j'ai eu du mal à comprendre ce que Pierre allait faire de moi. Tout un dégradé de blanc y est passé et puis sous l'ingéniosité des mélanges, je me suis incarnée sous les traits d'une jolie jeune femme appuyée négligemment sur une table de jardin presque aussi blanche que la robe d'été légère que je porte. Il fait beau, mes bras, mes épaules dénudées ont pris une texture de velours. Pierre a posé un vase transparent sur la table et l'a rempli de roses presque blanches elles aussi. A côté une tasse de café, blanc cassé. Le réalisme est saisissant.

Quelques coups de pinceau supplémentaires et me

voilà sur une terrasse. Là-bas, derrière un écran de verdure blanchi sous la chaleur brille la mer, bleu pâle, à peine ridée. Un voilier lointain a bien du mal à dénicher un souffle pour avancer. Pierre m'a peinte dans une attitude posée, détendue, charmante. Par élégance, je porte une perle en boucle d'oreille et j'ai relevé mes cheveux en un chignon découvrant une nuque mince que le peintre m'a dessinée longue, mi ombre, mi lumière. Je suis fière de ce que Pierre a fait de moi, je me trouve belle. Quelle bonheur d'appartenir à ce tableau chargé de douceur et de sérénité. J'aurais détesté apparaître acariâtre et les cheveux en bataille.

Crée au bord de la mer, je suis heureuse que Pierre me laisse le temps de rêver au soleil après le café.

Existence douce, heureuse, lumineuse. J'ai pris goût à cette attitude confortable, assise face à la mer.

Ma rêverie est interrompue brutalement. Je suis détachée du chevalet et posée par terre à l'envers contre le mur. Me voilà en punition ! A peine ai-je eu le temps de m'habituer à la pénombre que je me retrouve couchée sur une table, exposée sous la lumière aveuglante d'un néon. Heureusement, mon supplice ne dure pas. Je suis emmaillotée comme un nouveau-né puis glissée dans une caisse en bois refermée à grands coups de marteau. Je suis sonnée et à moitié sourde, mais Pierre a bien fait les choses, mon oreille ravissante ne montre aucun signe de douleur.

Le calage dans la caisse est parfait et tellement ajusté

que je ne peux plus bouger. Bigre me voilà en prison ! Je n'aime pas ça du tout. Que va-t-on faire de moi ? Le temps passe et je perdrais ma bonne mine si le talent du peintre n'avait pas figé le temps. Merci Pierre.

Quand on vit sous les tropiques, on habite forcément loin de Paris. Mon maitre, le peintre qui m'a imaginée, aime la lumière des îles et n'a aucune envie de retrouver le temps gris et humide des hivers parisiens. Lâchement, il m'abandonne dans un coin de hangar de l'aéroport. Il y fait chaud mais la brise qui descend de la montagne rend l'atmosphère supportable.

Sans me demander mon avis, on m'enferme dans la soute d'un avion-cargo. Ne croyez pas que je sois

contre les voyages, au contraire, je pense qu'ils ouvrent l'esprit et forment la jeunesse. Mais voyager en soute par -50 dans un bruit infernal, ça n'encourage pas les vocations. D'ailleurs si on leur demandait, je suis sûre que toutes les œuvres d'art répondraient qu'elles préféreraient vivre où elles sont nées plutôt que d'être exposées partout dans le monde. Bien sûr, nous aimons les flatteries, les ah !, les oh !, mais c'est un peu cher payé ! Nous atterrissons à Roissy, frigorifiées et sonnées par le décalage horaire.

Un jour, une heure, une semaine après, je ne sais pas, mes bourreaux me promènent la tête en bas et me déposent à l'arrière d'une camionnette rutilante. Sur ses flans couleur bordeaux, on peut lire en lettre stylisées : « Trans Art », comprenez Transport

d'œuvres d'art. Je ne suis pas seule dans le fourgon, j'ai comme codétenus des fleurs d'hibiscus, des paysages de mer et toute une série de portraits. Je ne connais aucun des individus, mais tous ont un air sombre et préoccupé qui ne me dit rien qui vaille.

La camionnette vibre sur les pavés. J'ignorais qu'il existait encore des pavés à Paris. Je croyais que depuis les événements de 68, ils avaient disparu sous un épais goudron. Les caisses s'entrechoquent, mais heureusement, des coussinets m'empêchent de me blesser. J'ai la chance d'être stockée en hauteur. Par l'unique fenêtre du véhicule, je vois défiler les plus beaux monuments de Paris.

La camionnette s'arrête, nous sommes arrivés. On enlève une à une les planches de ma prison. Enfin je

retrouve la lumière. Pierre ne m'a pas donné la faculté de cligner des yeux, je garde donc mon sourire serein comme si de rien n'était, comme si je respirais toujours la brise légère du bord de mer, comme si le soleil irradiait. Il faut une bonne dose d'imagination pour transformer les éclairages blafards de la galerie en rayons de soleil mais je ne suis qu'un tableau, une image, un figurant sur la toile, c'est Pierre, mon créateur qui a de l'imagination, pas moi. Je me laisse docilement accrocher. Les cimaises sont en place et les œuvres alignées rapidement les unes à côté des autres. Moi qui suis née dans les îles, me voilà aujourd'hui en ville à la merci des amateurs, des experts, des acheteurs.

Pendant que les uns et les autres s'affairent autour des lumières, des plantes vertes, des cloisons

amovibles, je jette un coup d'œil alentour. En face de moi, une énigmatique tahitienne à la peau mate, aux lèvres ourlées, au regard lointain pose comme dans un tableau de Gauguin. Elle est coiffée d'une très jolie couronne de fleurs faites d'hibiscus, de fougères et de tiarés Tahiti. Sa longue chevelure est bleutée, tirant sur le violet. A côté, dans un style années 20, une autre jeune femme aux épaules dénudées, à l'allure moderne et libre me regarde fixement. Sous son chapeau cloche rouge, apparaît une boucle de ses cheveux. Elle porte de longues boucles d'oreilles fantaisies du plus bel effet. En arrière-plan, des lignes de formes diverses, gris anthracite, orangées, bleu marine ou blanches s'entremêlent pour créer un effet de modernité.

D'où je suis, je peux aussi voir une partie d'une autre salle. Comme les tableaux ont l'air sombre ! Le temps de m'acclimater à la pénombre, je découvre des regards inquiets, usés, fatigués. Ces gens-là n'ont certainement pas eu la même chance que moi, les visages sont marqués par les épreuves. Maria, la jeune afghane couverte d'un voile épais rouge carmin fascine. Le peintre lui a dessiné un nez fin et une bouche sensuelle à la façon des jeunes filles modernes, mais ses beaux yeux clairs sont chargés de crainte. Ce seul regard suffit à nous rappeler la condition des femmes en Afghanistan.

Sa voisine paraît bien cent ans ou plus ! L'âge a envahi ce beau visage au regard résigné. Quelques cheveux blancs dépassent de la toque. Les rides du front sont nombreuses et profondes, autour des yeux

aussi. Les lèvres sont à peine perceptibles surlignées par d'autres rides encore. Dans ce masque usé, la vieille femme nous regarde avec bonté.

Le tableau voisin n'a pas d'autre couleur que le noir et le blanc. Gros plan sur le visage d'un homme noir. Ses yeux à eux seuls expriment la défiance et la crainte, le courage et la peur, l'injustice et l'espoir. La force aussi, peut être le combat. Le dessinateur a esquissé des lèvres épaisses, un nez épaté mais accentué les sourcils pour donner plus de profondeur au regard. Emporté par la puissance de son héros, l'artiste a griffonné abondamment ce beau visage, créant une sorte d'icône intemporelle.

Bientôt l'heure du vernissage. Les badges, les catalogues, les p'tits fours. Rien ne manque pour

faire de ce cocktail mondain parisien une réussite. Modes et tendances règnent sans partage sur la capitale. Les artistes, héros d'un soir se trouvent souvent rabaissés au rang de figurants dans un ballet bien rodé. Les critiques sont là, choyés et courtisés, de grands marchands et quelques parasites aussi. Une poignée d'amateurs a déniché une invitation et glisse silencieusement devant les tableaux un verre à la main.

Alain aime la peinture. Lui qui habite un studio de 25m² n'a pas un centimètre libre pour accrocher un tableau et pas le premier sou pour acheter une toile. Alors il ne rate jamais un vernissage. A force de le rencontrer partout, on commence à le prendre pour un professionnel. Alain jubile et rit sous cape.

Monsieur Brun, cumule les titres d'expert et de marchand. Ces cocktails sont pour lui l'occasion de tenir à jour son carnet d'adresses. Il reviendra demain matin pour examiner tranquillement les œuvres une par une. De nombreuses jeunes femmes ont fait le déplacement. Des robes élégantes, beaucoup de bijoux, un port de reine, on se croirait plus à un défilé de mode qu'à une exposition de peinture. . Tous ces gens instruits, élégants parlent forts, entrechoquent les coupes de champagne. Peu s'intéressent vraiment aux toiles exposées.

Une poignée d'acheteurs éclairés a répondu à l'invitation. On les reconnaît vite. Quelques sourires courtois un verre de champagne à la main, puis ils s'isolent autant que faire se peut et passent en revue

chaque tableau. J'ignore quels sont leurs critères. Ils ne s'arrêtent pas longtemps devant moi.

Au début de mon histoire, il y a l'artiste. Il passe son temps devant un chevalet, plusieurs pinceaux en main et un arc en ciel de couleurs sur sa palette. S'il trouve l'inspiration, c'est un bon jour. Si la toile reste vierge ou les couleurs ne se marient pas, le sentiment d'échec prend le dessus. L'artiste est en manque de créativité et le vit mal. Il est alors tendu, irascible. Pour se détendre, Pierre file souvent sur la plage, shoote dans les coquillages, fait ricocher des petits cailloux plats à la surface de l'eau ou fait un plongeon dans l'eau tiède. Tout est bon pour désamorcer la frustration qui le tétanise.

Ensuite, il y a moi, le personnage principal. Une lourde responsabilité pour le peintre. Il doit étaler, mélanger les couleurs et me créer. Me donner un cadre de vie, un caractère, suggérer mes affinités, mes goûts. J'ai de la chance, il m'a dessinée jeune et jolie mais je connais nombre de confrères et consœurs qui n'aiment pas leur nez, leur coiffure ou se plaignent du manque de talent de leur maître.

Enfin, il y a l'œuvre, le tableau fini. Là encore, la répartition et l'exposition des peintures sont souvent injustes. Les grandes galeries de New York, Londres ou Paris attirent les meilleurs artistes et achètent les œuvres majeures. Les vitrines de mon village se contentent d'œuvres réalisées avec amour, patience et passion par leur auteur. Quelles soient croûtes ou chef d'œuvres, elles resteront anonymes. Les

chances d'accéder au succès et à la notoriété sont minces, voire inexistantes.

L'exposition ouvre officiellement ses portes ce matin. Les visiteurs poussent la porte de la galerie, papotent un moment avec la responsable puis commencent leur pèlerinage le long des toiles. Monsieur Brun est revenu ce matin. Il passe un long moment devant le portrait de Ben, l'homme noir dont je vous ai parlé. Ben observe Mr Brun, il se demande si lui, le battant, le révolté est capable de s'entendre avec ce Monsieur bien mis aux doigts manucurés. Un monde les sépare. Mr Brun lui s'interroge sur l'opportunité d'introduire tant de sauvagerie dans son salon. Acheter une telle œuvre, c'est un peu reconnaître la nécessité des révolutions, un pas

difficile à franchir. Aujourd'hui, Mr Brun quitte la galerie sans rien acheter.

Une jeune femme est passée devant moi. Elle me sourit avec bonté mais continue son chemin. Un grand jeune homme, dégingandé, moulé dans un jean de cuir noir et lavallière autour du coup déambule nonchalamment le long des œuvres qui profitent des projecteurs pour tenter de le séduire. J'ai beau moi aussi jouer de mon charme, il n'a pas un regard pour moi. Quand il voit Ben, il s'arrête. On a l'impression que ces deux-là se reconnaissent. Ils se jaugent, ils se sourient, ils s'aiment déjà. La boucle est bouclée. Désormais, ils feront route ensemble, complices pour toujours.

Je me demande bien qui va s'intéresser à la jeune

femme au chapeau cloche et à la jolie tahitienne ? Un dandy parisien peut être ? Un séducteur habitué à être entouré de jolies femmes ? J'ai tort sur toute la ligne. L'acheteur est une acheteuse. Femme d'une soixantaine d'années, Marie Hélène aime éclairer son vieil appartement un peu triste avec des tableaux gais et lumineux. Marie Hélène est ravie de son acquisition, c'est son jour de chance. Mareva et Carole, nos deux héroïnes lui en ont mis plein la vue. J'espère qu'elles vont se plaire dans l'appartement de Marie Hélène.

Bon nombre de tableaux ont leur petite étiquette rouge, indiquant qu'ils sont vendus, mais moi je reste là toute bête, sans pastille. Il est temps que je me secoue si je ne veux pas finir mes jours dans la réserve. Je suis près de la porte, je vois tous les clients

entrer et sortir. J'attends mon prétendant, celui qui m'emmènera loin d'ici, si possible au bord de la mer.

Celui-ci est mal habillé, un peu négligé, celui-là trop précieux, a un air hautin. Je passe sur les filles, je ne regarde que les garçons. Des jeunes, des moins jeunes, des bruns, des blonds, des chauves, pas un ne me plaît. Certains me contemplent avec admiration mais je n'ai pas envie de leur plaire. Je fais ma mijaurée. 8 jours que je suis là, accrochée au mur. Je deviens inquiète : « Et si la chance avait tourné ? » Ma tasse de café est vide, les fleurs se fanent, mon sourire s'étiole. Que vais-je devenir ?

Je suis triste. Je veux retourner sur le chevalet de Pierre, je veux retourner au soleil.

Neuvième jour de l'expo, Paul et Virginie entrent dans la galerie bras dessus, bras dessous. Ils sont beaux, ils sont jeunes, ils rayonnent. Sous leurs regards, tous les tableaux bombent le torse, sourient, cherchent à les amadouer, à les charmer de couleurs. Complètement intimidée, je garde la pose que Pierre m'a donnée. Le menton dans ma main, le regard baissé, mes cheveux sagement relevés, j'écoute avec ravissement les compliments qu'ils font sur moi. Ils s'adressent à Pierre bien sûr, mais comme il n'est pas là, j'accepte les louanges. Finalement, ils décident de m'acheter et se mettent à deux pour coller la petite étiquette « vendue » à côté de la signature.

Une nouvelle vie commence. Ils m'emmènent avec eux à Nice. Le voyage est beaucoup moins long cette fois. Je suis sommairement emmaillotée et posée

avec beaucoup de soins sur le siège arrière de la voiture. J'entends Paul et Virginie babiller; ces deux-là s'aiment. Que du bonheur. Ils me trouvent une place de choix dans leur petit appartement. Au-dessus du canapé, face à la mer. Je suis ravie.

Le temps a passé. Il y a de longues années que je suis accrochée là. La poussière s'est pas mal accumulée. Virginie qui vit maintenant seule – Paul est mort il y a 7 ans – est assise, recroquevillée dans son fauteuil. Nous sommes face à face. Elle a 92 ans et a beaucoup vieilli. J'ai un peu honte, je n'ai pas pris une ride. Ma robe est démodée, mes couleurs ont passé mais je parais encore jeune, même si je ne le suis plus. Virginie est triste, elle se sent fatiguée. C'est son dernier jour dans cet appartement où elle a été tellement heureuse. Ses petits enfants viennent tout à

l'heure la chercher, pour l'emmener dans une jolie maison de retraite pas trop loin de la mer. Ségolène est arrivée en coup de vent, pressée comme toujours. Elle a baissé les stores, fermé les rideaux et embarqué mamie, manu militari.

Depuis je vis dans le noir. C'est seulement de longues semaines plus tard que j'ai vu arriver Cécile, 17 ans. Elle est venue se planter devant moi et a déclaré : « Je veux ce tableau » Les autres membres de la famille, occupés à ouvrir les armoires, à vider les tiroirs ont vaguement levé la tête. Son père a dit « vendu ! ». Depuis je vis chez Cécile. Je veille sur Cyril et Margot, ses tous jeunes enfants. J'ai gardé la pose.

En un Mot Comme en Cent

Si les tableaux pouvaient parler

© Antoine Daguët 2018

www.centmots.fr